

COMBÈS, Isabelle, ¿Quién mató a Crevaux ? Un asesinato en el Pilcomayo en 1882, Santa Cruz de la Sierra : El País-CIHA-TEIAA, Colección Ciencias Sociales e Historia. 2017. 225 p., ill. en N&B, tabl.

Compte-rendu par Francis Grandhomme*

¿ *Quién mató a Crevaux ?* fait la chronique d'une mort annoncée, celle en avril 1882 sur les rives du rio Pilcomayo d'un explorateur français (et de ses compagnons) dans le Chaco boréal au sud de la Bolivie. Certes Isabelle Combès, anthropologue et historienne spécialiste de la région, a déjà, dans un autre contexte (la guerre du Chaco), traité avec réussite d'un assassinat, celui de Casiano Barrientos¹. Mais pour Crevaux, on croyait aussi l'affaire classée, pas qu'il y avait une sorte de *cold case* caché sur le Pilcomayo car, même si le corps n'a jamais été découvert, les coupables étaient tout trouvés.

En effet, le crime, vieux de 135 ans, a fait grand bruit à l'époque dans la région et en Europe, tant dans la communauté scientifique que dans l'opinion publique. Jules Crevaux, médecin de la Marine française, est alors un héros populaire. D'origine lorraine, il connaît la célébrité dans le contexte postérieur à la défaite de 1870 grâce à ses voyages dans les Guyanes, sur l'Amazone et l'Orénoque, régulièrement publiés à partir de 1878 dans *Le Tour du Monde*, le *Journal des Voyages* et les bulletins des sociétés de géographie. Sa disparition frappe alors d'autant plus ses contemporains

* Docteur en Histoire, membre associé du Centre de Recherche Universitaire Lorrain d'Histoire. Il est l'auteur de *Jules Crevaux et l'exploration de l'Amérique du Sud aux débuts de la III^e République*, Paris, Les Indes Savantes (à paraître), version remaniée de la thèse de doctorat. À l'Université Nancy.

¹ COMBÈS, I. Crónica de una muerte anunciada : Juan Casiano Barrientos Iyambae (1892-1936), en CAPDEVILA, L., COMBÈS, I., RICHARD, N. BARBOSA, P. Los hombres transparentes. Indígenas y militares en la guerra del Chaco (1932-1935). Cochabamba : Instituto de misionología-Itinerarios/CERHIO. 2010. pp. 177-209. En français : COMBÈS, I. Chronique d'une mort annoncée : Juan Casiano Barrientos Iyambae (1892-1936), in CAPDEVILA, L., COMBÈS, I., RICHARD, N. et BARBOSA, P. Les hommes transparents. Indiens et militaires dans la guerre du Chaco (1932-1935). Rennes : PUR. 2010. pp. 203-227.

qu'au sommet de sa gloire, il vient subitement, en novembre 1881, de repartir en exploration fort du soutien jamais démenti de Jules Ferry, partisan d'un nationalisme d'expansion mondiale, tant colonial que culturel. A la tête de la mission du Paraguay, formée au départ de cinq spécialistes européens, il doit réussir à établir une liaison entre les bassins de La Plata et de l'Amazone. Or, arrivé à Buenos Aires, il révisé d'emblée ses plans, sans doute encouragé par l'explorateur argentin Francisco P. Moreno et le diplomate bolivien Santiago Vaca Guzmán, et se lance le 19 avril 1882 dans la descente du Pilcomayo depuis la région de Tarija. En pleine guerre du Pacifique (1879-1883), il cherche par là une solution atlantique à l'*enclaustramiento marítimo* de la Bolivie qui vient d'être privé de littoral par le Chili. Argentine et Bolivie lui fournissent une escorte militaire, tandis qu'il complète son équipe sur place avec des gens du Chaco. Peu après les premières rumeurs de massacre de l'expédition, la cause est entendue : les journaux, les savants ou les trois gouvernements intéressés érigent Crevaux en martyr de la civilisation victime de « terribles sauvages », les Tobas, une des tribus indiennes qui peuplent les rives du Pilcomayo et sont rétifs à toute civilisation.

La disparition de Crevaux a depuis fait l'objet de travaux, à son époque par Georges Franck notamment (*Voyages et découvertes de Jules Crevaux*²), puis dans l'entre-deux-guerres avec L. Boudet (*La vie et la mort de Jules Crevaux*³). L'intérêt pour le sujet est aussi plus récent avec dans les années 1980 les études de Jean-Claude Bonnefont (*Jules Crevaux, explorateur et géographe nancéien*⁴) ou de Gilbert Percebois (*Les explorations et la mort tragique de Jules Crevaux vues par ses contemporains nancéiens*⁵) et, ces dernières années, celles de Corinne Fenchelle-Charlot (*Jules Crevaux. L'explorateur de l'Amazonie*⁶) ou de Francis Grandhomme (« *Partir, réussir ou mourir ?* ». *Rumeurs autour du voyage sans retour d'un explorateur de l'Amérique du Sud au XIX^e siècle*⁷). Pourquoi alors rouvrir ce dossier criminel ?

Dans un premier chapitre, Isabelle Combès expose « L'affaire Crevaux » avec le mérite de rappeler qu'à l'époque, la question de la disparition de la mission a fait l'objet

² FRANCK, G. *Voyages et découvertes de Jules Crevaux*. Paris : A. Picard et Kaan. 1884. 88 p.

³ BOUDET, L. *La vie et la mort de Jules Crevaux, médecin de la marine et explorateur, 1847-1882*. Bordeaux : Delmas-Chapon-Gounouilh. 1934. 54 p.

⁴ BONNEFONT, J.-C. « Jules Crevaux, explorateur et géographe nancéien », *Mémoires de l'Académie de Stanislas*, t. VIII, 1979-1980, pp. 291-305.

⁵ PERCEBOIS, G. *Les explorations et la mort tragique de Jules Crevaux vues par ses contemporains nancéiens*. Actes du 104^e Congrès national des Sociétés savantes. 1980. p. 69-79.

⁶ FENCHELLE-CHARLOT, C. *Jules Crevaux. L'explorateur de l'Amazonie*. Haroué : Gérard Louis éditeur. 2014. 267 p.

⁷ GRANDHOMME, F. « *Partir, réussir ou mourir ?* ». *Rumeurs autour du voyage sans retour d'un explorateur de l'Amérique du Sud au XIX^e siècle* », *Annales de l'Est*, numéro spécial. 2015, pp. 125-148.

de brèves mais lancinantes controverses. Certes, les Tobas, symboles de l'ultime résistance indienne à la colonisation du Chaco font figure du coupable idéal. Cependant, à part la date – et encore -, on ne peut réellement préciser avec certitude ni le mobile, l'heure et le lieu du crime, ni le nombre exact de victimes et la localisation de leurs corps. C'est bien sûr là tout l'intérêt du sujet car ainsi, hormis des présomptions, tous les éléments du crime parfait sont réunis. Il y a du reste d'autres suspects car le Chaco est paradoxalement un espace en marge mais ouvert avec la présence de missionnaires franciscains dirigés par le père italien Doroteo Giannecchini, qui aide personnellement Crevaux dans ses ultimes préparatifs. Il pourrait cependant craindre qu'une sécularisation n'accompagne la colonisation, ce qui sonnerait le glas d'une mainmise spirituelle et économique exercée sur les Indiens que certains lui reprochent. Par ailleurs, dans cette zone de non-droit, les colons, pour la plupart des métis marginalisés, sont aussi mis en cause. Ceux du bourg de Caiza, à la suite d'un banal vol de chevaux imputés aux Indiens se sont faits justice eux-mêmes par une expédition punitive sanglante, sans se soucier des représailles qui pourraient alors s'exercer contre Crevaux. L'affaire apparaît aussi comme une trahison où une émissaire toba, la jeune Yalla-Petrona, fille du cacique Caligagae, joue un rôle trouble avec le père Giannecchini. Enfin, tous les protagonistes se connaissent et tous ont été en relation avec la victime : avant le départ, ils lui ont fait part de leurs mauvais pressentiments ou ont formulés des mises en garde. Ainsi, si la disparition de Crevaux, rapportée par l'Indien Yahuanahua, paraît bien localement à tous la chronique d'une mort annoncée, elle reste une énigme. Et si les coupables n'étaient pas ceux que l'on désigne ?

Isabelle Combès ne peut pas en tous cas ainsi tenir pour vérité l'histoire officielle de la culpabilité des Tobas. Elle reprend l'affaire à son point de départ. Dans « A la recherche des restes de la mission Crevaux », le deuxième chapitre, on se trouve alors plongé moins dans l'aventure d'un Peter Flemming sur les traces de Percy Fawcett disparu en 1925 dans le Mato-Grosso⁸ que dans une véritable enquête policière, celle de la veine du *¿Quién mató a Palomino Molero ?* de Mario Vargas Llosa (1986)⁹ ? Isabelle Combès tente en tous cas de reconstituer les faits qui ont mené à l'assassinat de l'explorateur. Pour cela, elle évoque les nombreuses expéditions parties à la recherche de traces du crime : dès 1882 les Argentins du colonel Fontana puis les Boliviens du colonel Rivas et de Giannecchini puis l'année suivante de nouveau les Argentins avec le colonel Ibaceta et enfin le Bolivien Daniel Campos accompagné de l'aventurier français Emile Thouar (qui fondent une colonie militaire éponyme sur le lieu supposé du massacre). Tels des enquêteurs, certains se mettent à l'œuvre, relayés par la presse

⁸ FLEMMING, P. Un aventurier au Brésil - Au fond du Mato Grosso sur les traces du Colonel Fawcett, Paris : éditions Phébus. 1991 (édition originale 1933). 376 p.

⁹ Voir une analyse originale : SOURP, C. « Transgression autour des images de la ville et du célèbre détective dans *¿ Quién mató a Palomino Molero ?* de Mario Vargas Llosa », Caravelle, n°87, « La ville et le détective en Amérique latine », 2006, pp. 59-68.

(*El Trabajo* ou *La Estrella de Tarija*). Ils recueillent les premières confidences de la bouche des Indiens, mais aussi d'un ancien captif des Tobas, José Correa, ou d'un rescapé, le jeune Bolivien Francisco Zeballos (ou Ceballos), ou encore ils mènent l'interrogatoire de Yalla-Petrona. Ils relèvent aussi les premiers indices : des armes et des effets personnels des explorateurs sont retrouvés, notamment par les missionnaires ; un prétendu crâne de Crevaux est même exhibé par Thouar, ainsi qu'un trophée, celui de son assassin présumé Cuserai, un chef toba. On fait pourtant fausse route : après cinq ans d'incertitudes, tout n'apparaît que mensonges et impostures. Yahuanahua serait-il impliqué dans le massacre ? Que penser d'Iramaye, l'interprète de l'expédition ? Qui croire encore tant les témoignages varient au fil du temps, en particulier ceux de Correa ou de Thouar, ce dernier étant qualifié par les Boliviens d'« imposteur français », qui court surtout après la gloire ?¹⁰ Quant à Giannecchini, n'est-il que la victime de Thouar qui l'accuserait de duplicité avec les Indiens pour se dédouaner de ses propres erreurs ? Ainsi, on comprend au fil de l'ouvrage que toutes les certitudes de l'époque sont infondées, ou du moins pourraient l'être.

Si Isabelle Combès ne jette pas la lumière sur tous les éléments, elle fait le point sur le dossier Crevaux dans les « Questions en suspens », l'objet du troisième chapitre, et en dresse les limites, entre bruits et rumeurs. La date du massacre reste le sujet le moins discuté, les 24, 25, 26 ou plutôt 27 avril 1882. Le nombre de victimes reste très incertain, entre 17 et 35 selon les sources. Mais quelle est alors leur identité ? Cinq Français, mais pas Joseph Didelot, le secrétaire de Crevaux, trop jeune pour l'expédition du Pilcomayo, qui est resté à Buenos Aires. Quatre soldats boliviens et argentins, mais n'étaient-ils pas des Indiens enrôlés de force ? Et combien et qui étaient les accompagnateurs locaux ? Le lieu du crime serait Teyu, capitale des Tobas, mais le toponyme n'est pas pour les Indiens attaché à un lieu précis, ce qui en fait l'endroit rêvé pour commettre un assassinat. Sur le mobile des tueurs et le *modus operandi*, en particulier l'arme du crime, rien de sûr non plus. La préméditation doit-elle être retenue ? Enfin, quelle a été l'attitude des explorateurs ? Ne se sont-ils pas défendus ou Crevaux s'est-il jeté à la légère voire à corps perdu dans l'aventure ? Les incertitudes libèrent l'imagination et donnent corps à des légendes et même à une littérature tragicomique où l'on présente les Tobas comme des anthropophages et des tortionnaires ayant atrocement suppliciés les deux survivants parfois signalés. Par la suite, faut-il même se demander si on n'aurait pas affaire à des *serial killers*, l'histoire s'étant répétée avec Thouar selon ses dires ou plus vraisemblablement avec la disparition de l'Espagnol Enrique de Ibarreta en 1899 ?

Toujours est-il que l'identité des coupables demeure incertaine. Ces « Assassins sans visage », titre du dernier et quatrième chapitre, qu'Isabelle Combès emprunte à

¹⁰ Voir COMBÈS, I. « La mentira toba de Monsieur Thouar », Bulletin de l'Institut français d'études andines, vol. 46 (2), 2017, pp. 331-351.

Henning Mankell¹¹, peuvent donc prendre une figure indienne. Mais dans ce kaléidoscope ethnique qu'est le Chaco aux lieux de réunion communs entre Indiens, est-ce celle des Tobas ou celle des Noctènes comme le prétendent les premiers, ou de tout autre groupe, chacun ciblant les ennemis de toujours ? Désigne-t-on d'ailleurs les auteurs ou leurs chefs ? De plus qui se cacherait derrière, puisqu'il faudrait distinguer auteurs et instigateurs. Ces derniers auraient-ils plutôt un visage pâle ? Celui des pères franciscains ? Mais Thouar, qui ne porte ses accusations qu'à partir de 1887, les stigmatise plus qu'il ne fournit des preuves. D'ailleurs les missionnaires se défendent et surtout savent très bien qui est Crevaux et qu'ils auraient beaucoup à perdre s'ils étaient mêlés à sa mort. Cependant, les accusations qu'ils retournent contre les créoles sont tout aussi empiriques d'autant que parmi les victimes nombreux sont les gens de Caiza, de leur parenté qui accompagnaient la mission Crevaux, ce qui aurait dû protéger l'expédition. Isabelle Combès conclue alors que Crevaux est mort pour ce qu'il représente. Explorateur scientifique au service de la civilisation, il incarne pourtant aux yeux des Indiens la colonisation. Il en est bien un agent même s'il irrite aussi les colons quand il en critique les effets collatéraux (comme Cuserai est l'accusé principal car il incarne alors la résistance des Tobas). Si le détonateur du massacre paraît cependant bien l'expédition des Caiceños, c'est plus généralement la logique du cycle ininterrompu de représailles Indiens/colons qui est en cause. A qui profite alors le crime ? La mort d'un homme célèbre comme Crevaux est le prétexte idéal à une conquête du Chaco et à une colonisation par les États dans une volonté d'intégration territoriale nationale. Cela profite surtout à l'Argentine qui mène alors une « guerre du Désert » comme elle vient de le faire avec succès en Patagonie. L'enjeu est pourtant majeur pour la Bolivie face aux prétentions du Paraguay : l'affaire Crevaux peut ainsi être évoquée comme un élément de la pré-guerre du Chaco, qui inscrit l'antériorité de la présence bolivienne dans ce territoire de *Frontier* (où pourtant les populations locales sont victimes d'une ségrégation socio-spatiale), qui est réactivée dans les années 1930.

Dès lors, bien que l'ouvrage ne donne finalement pas, même dans les dernières pages, l'identité des assassins, comme il est de règle selon les codes du genre policier, il constitue une œuvre majeure et sans doute définitive sur le sujet. Isabelle Combès réintroduit en effet le doute avec force et nouveauté sur la culpabilité des Tobas, résultat d'un parti pris qui a empêché la manifestation de la vérité dans sa complexité. Car si elle rouvre le dossier criminel, c'est parce qu'elle ne propose pas une énième fois l'analyse ressassée des documents à disposition depuis 135 ans. Elle a entrepris de reprendre l'enquête à zéro avec la bonne idée de la mener sur place. Etablie à Santa Cruz de la Sierra (CIHA - Centro de Investigaciones Históricas y Antropológicas), elle travaille en

¹¹ MANKELL, H. *Assassins sans visage*. Paris : Christian Bourgeois éditeur. 1994 (édition originale : Stockholm, 1991). 386p. (2e volume de la série de l'inspecteur Kurt Wallender).

effet surtout à partir de sources de première main : en particulier à Sucre les *Archivo y Biblioteca Nacionales de Bolivia* et la *Casa de la Libertad* ; à Tarija l'*Archivo Histórico*, l'*Archivo Franciscano* et la collection privée de Virginio Lema Trigo. Des documents originaux ou oubliés, dont plusieurs sont reproduits en annexes, sont exhumés, beaucoup inédits, telle une série de dessins de Théophile Novis, compagnon de Thouar lors de sa deuxième expédition¹² ou des témoignages de Natalio Roldán et Leocadio Trigo. Les travaux antérieurs étaient à l'inverse fondés sur des sources locales souvent partielles et artisanes ou sur des copies conservées en Europe, en particulier en France à la Bibliothèque nationale ou aux Archives nationales. Reprenant les témoignages anciens en les confrontant aux nouveaux, elle fait alors apparaître de nombreuses contradictions de dates, de lieux, d'identités. Elle peut ainsi tisser une nouvelle présentation de l'affaire Crevaux, la trame des événements évoluant, des accusateurs se retrouvant sur le banc des accusés, de simples témoins se révélant être des complices. Ecrire *¿ Quién mató a Crevaux ?* se justifie donc pleinement puisque, finalement, on ne savait à peu près rien sur l'affaire. Cela explique alors le propos parfois très factuel de l'ouvrage. L'auteur paraît en effet se répéter voire même donne l'impression de tourner autour du pot. Mais c'est plutôt une preuve de la finesse de l'analyse avec un style de qualité, un plan clair servi par des titres courts et évocateurs. Le souci du détail n'est ici pas qu'une énumération, il n'alourdit pas la thèse mais la soutient. Car, dans une affaire où tous les protagonistes sont suspects, démêler les choses importe beaucoup. Ainsi des erreurs ou des confusions considérées jusqu'à présent comme fortuites apparaissent volontaires, propres à entretenir un flou empêchant de dénouer l'affaire. Comment en effet établir le déroulement des faits si tout, date, lieu, acteurs, mobile, est sujet à caution ? Le travail d'Isabelle Combès est ainsi également une éloquente illustration des mécanismes des bruits et rumeurs. De son côté, elle cherche la preuve avant d'être affirmative. Les conclusions qu'elle apporte constituent dès lors une réponse sûre à certaines questions posées. Même si l'énigme n'est pas résolue, des ressorts de l'affaire Crevaux sont établis une fois pour toutes.

Le livre vaut aussi replacé dans une œuvre. Dans la suite de ses précédentes publications, telle la *Historia del pérfido Cuñambo*¹³, Isabelle Combès s'attache en effet à (ré)écrire l'histoire dans une optique intégrant les indigènes qui n'ont eux à l'époque pas pu produire de défense, dont on aurait gardé la trace. Elle démonte ainsi l'argumentaire qui, par principe, rend alors responsable les Tobas, en démontrant que la confusion rend difficile pas tant l'identification des auteurs du crime que celle de ses instigateurs. En effet, anthropologue de formation, elle porte un regard que n'avaient guère les analyses antérieures, menées à l'époque plus par des sortes de procureurs

¹² Voir NOVIS, T. *El Chaco en Imágenes* (1887). Introducción y edición de Isabelle Combès. Sucre : Publicaciones Casa de la Libertad. 2017. 183 p.

¹³ COMBÈS, I. *Historia del pérfido Cuñambo*. Cochabamba : Itinerarios/ILAMIS (Scripta autochtona, 16). 2016. 231 p.

généraux ou, pour les travaux plus contemporains, par des historiens. Et si dans son dernier chapitre elle parle d'« assassins sans visage », elle en donne un aux Indiens, comme pourrait le faire un avocat de la défense. On comprend que les Tobas, dont beaucoup sont sédentarisés et christianisés, ne peuvent être réduits à des « tigres » pour reprendre le terme en 1882 d'Eudogio Raña, sous-préfet du Chaco bolivien (même si certains clichés restent tenaces comme le prétendu cannibalisme des Tobas¹⁴). Isabelle Combès non seulement ne croit pas vraiment qu'il faille parler de culpabilité des Indiens, mais son ouvrage constitue une dénonciation du rejet voire de la diabolisation dont ils ont été victimes. Elle estime ainsi que le massacre de la mission Crevaux est plus une querelle entre Blancs – missionnaires et colons - qu'entre Blancs et Indiens, dont l'enjeu est moins l'ouverture d'une voie de communication par le Pilcomayo que l'appropriation du Chaco par la conquête et la colonisation. L'ouvrage analyse donc aussi les ressorts locaux du contrôle territorial des Etats sud-américains en concurrence, où la vérité est travestie afin de protéger les instigateurs du massacre et des enjeux plus larges.

Aussi le titre de l'ouvrage s'éclaire. Car, Isabelle Combès en bonne anthropologue n'apprécie guère les explorateurs, surtout Thouar, un des archétypes du conquérant, dont elle ne tient aucun des propos pour valables. Mais ce n'est pas non plus Crevaux qui est fondamentalement au cœur de l'ouvrage. Elle s'intéresse plus au lieu Crevaux, sur le Pilcomayo, qu'à la personne de Crevaux. Elle éprouve certes de l'empathie à son égard, et regrette son triste sort, mais au passage elle égratigne sa légende, tout comme l'ont fait Michel Le Bris dans son *Dictionnaire amoureux des explorateurs*¹⁵, du moins au premier abord, ou surtout Emmanuel Lézy¹⁶. A cause de ces certitudes d'Européen de la fin du XIX^e siècle en particulier. Pour ses contradictions, car malgré une approche presque ethnographique il est bien un agent colonisateur, qui plus est accompagné par des soldats boliviens et argentins, au service des objectifs de leurs gouvernements (uniformes dont la présence a d'ailleurs sans doute scellé le sort funeste). Pour ses compétences, elle ne le trouve pas si fameux, car indépendamment du contexte local troublé, rien ne dit qu'il aurait mené à bien sa mission. Là, elle regrette que la recherche ait fait « peu de cas que le Français a conduit à la mort une quinzaine de personnes », en grande partie des habitants du Chaco.

Si Isabelle Combès écorne ainsi le « mythe Crevaux », ce dernier a cependant sa statue aujourd'hui en Bolivie dans le bourg éponyme (tout comme il en a une depuis

¹⁴ Encore très récemment dans BLANCO, S., FIGUIÈRE, S. Nengue, l'histoire oubliée des esclaves des Guyanes. Paris : éditions Steinkis. 2018, 136 p., bande dessinée qui raconte l'histoire des Boni à travers les voyages de Crevaux, p. 116-118.

¹⁵ LE BRIS, M. *Dictionnaire amoureux des explorateurs*. Paris : Plon. 2010. pp. 273-278.

¹⁶ Voir LÉZY, E. « Jules Crevaux, l'explorateur aux pieds nus ». Un mythe géographique amazonien. *EchoGéo* [en ligne], vol. 7, 2008. s. p. Disponible sur : <http://journals.openedition.org/echogeo/9983> ; DOI : 10.4000/echogeo.9983 (consulté le 20 juin 2018).

2016 en Guyane à Apatou, village fondé par son guide boni). C'est que le livre ne cherche bien évidemment pas à transformer la victime en accusé. Mais Isabelle Combès n'est pas tant à la recherche de la résolution de l'énigme que de la compréhension du mécanisme d'interprétation du crime en son temps. Donner le nom de l'assassin ? La question n'était pas là. Il importe surtout à la chercheuse d'établir comment s'est construite la version officielle de la culpabilité indienne, les autres hypothèses ayant été éludées pour des raisons partisans (le mouvement de sécularisation explique à l'inverse les attaques contre les missionnaires). Il s'agissait alors de renvoyer dans les cercles progressistes et surtout en Europe l'image de « sauvages indigènes », les Tobas étant ceux auquel la barbarie, et donc la capacité à commettre un tel massacre, était la plus facilement associée, et dont seuls les progrès de la civilisation et donc de la colonisation pourraient venir à bout. Faut-il en déduire que c'est là le mobile du crime ? En 1882, quelques mois après la disparition non moins médiatisée de la mission Flatters dans le Sahara, les tenants de l'expansion mondiale, en particulier Jules Ferry, peinent à populariser leur politique. La figure héroïque de Crevaux alimente ainsi les propagandistes zélés de l'idée coloniale. L'analyse faite à l'époque renvoie donc moins à des faits établis qu'à l'imaginaire européen. Mais elle éclaire aussi le microcosme qu'incarne alors le Chaco, lieu de tous les conflits, qu'on retrouve à d'autres échelles.

Le mystère demeure, certes. En rouvrant le dossier Isabelle Combès n'a pas résolu l'affaire, mais elle l'a vraiment révélée, dans toutes ses dimensions. Le livre est en effet moins la chronique d'une mort annoncée que l'histoire de coupables tout trouvés : c'est en cela que l'affaire ne pouvait encore être classée. Puisque justice est désormais faite pour les Tobas, se pose cependant encore la question de la restitution du corps de celui qui en reste la victime, mais donc pas de « terribles anthropophages »